

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 6 (1960)
Heft: 8

Artikel: Le plus beau jour
Autor: Burnand, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PLUS BEAU JOUR

Ed. Perret-Gentil

Avant même d'avoir corrigé toutes les épreuves de cet ouvrage, dans la nuit du 29 avril 1960, la main de René Burnand, médecin et écrivain, a pour toujours laissé tomber la plume.

Nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir transmettre à ses lecteurs et amis le message que contiennent les plus significatives de ces nouvelles, la première et la dernière.

Ce message, nous l'avons trouvé, exprimé en clair, dans un témoignage inédit de René Burnand : « Persévérer en dépit de toutes les déceptions même les plus cruelles, c'est obtenir à la fin de sa vie la lumière d'une certitude merveilleuse et l'assurance qu'elle répond à une réalité invisible. »

L'ÉDITEUR.

Avant-propos

« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère » : cette ligne tracée par Boileau caractérise bien, je crois, le présent volume, d'un genre assez nouveau sous la plume de l'auteur. Ce n'est pas un roman, c'est plutôt une série d'anecdotes comportant pour la plupart un fond de vérité, et dont l'assemblage ne nous a pas semblé trop hétéroclite.

Quelques-unes de ces aventures relatent des souvenirs d'enfance (Marguerite) et des faits naguère observés et vécus à Leysin, où l'auteur a fait ses premières armes comme assistant de sanatorium et a recueilli bien des observations humaines ; la « Terre de Florence » est, en réalité, le récit d'un événement touchant et réellement vécu. La vieille dame qui eut pitié de son voisin de chambre, est certainement morte et enterrée à l'heure qu'il est. Elle se nommait la marquise ou la baronne de Chamborent de Ville-Vert.

Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas trop hasardeux de livrer ces écrits au public. Tels qu'ils sont, nous espérons qu'ils éveilleront un écho sympathique.

Il s'agit sans doute ici du dernier écrit d'un homme d'âge qui en a déjà publié plus d'une vingtaine, dont on trouvera la liste au seuil de ce livre.

*C'est donc, comme disait je ne sais plus quel poète :
« Les derniers échos d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »*

R. B.

★ ★ ★

Ulysse Décosterd était l'homme à la grosse barbe. Il n'avait pas eu le temps de passer chez le coiffeur avant les obsèques de Durussel. Du poil de souris descendait jusque sur sa nuque recuite. Une expression mobile, malicieuse sans méchanceté éclairait de nuances fines son visage bronzé.

— Oh moi, vous savez, je ne suis pas tant beau parleur. J'ai bien une idée..., mais c'est pas très original. J'ai jamais été nommé bourgeois d'honneur ; je suis toujours resté à la même place, à la ferme des Quatre-Chênes près d'Ollon. Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive d'extra à un paysan ?

— Vas-y toujours, Ulysse, encouragea le Président.

— Hé bien ! je ne veux pas faire des manières ; ça ne sera pas long.

Mes parents étaient des gens de la campagne, qui avaient peu de bien ; mon père est mort quand j'avais mes quinze ans ; ma mère le suivit de près. Pas de frère ni de sœur, pas d'oncle ni de tante, rien, seul au monde. Mais bien portant. Je n'avais pas le choix. Je me suis mis garçon de ferme chez les Péronnet. La vieille n'était pas commode ; elle me brusquait bien un peu, mais le fricot était bon. Je n'ai pas été malheureux. Le soir, je lisais les livres d'Urbain Olivier avant de m'endormir sur ma paillasse. Ça m'a donné de bonnes idées. Je trouve qu'on devrait encore lire ça. Il a rudement bien connu les gens de chez nous.

J'ai oublié de vous dire que les Péronnet avaient une fille. On lui disait Marie-Jeanne. Quand je suis venu à la ferme, c'était une gamine ; une gentille bouèbe, qui ne me quittait pas ; on allait aux champs ensemble, on gardait les vaches. Elle aimait surtout quand j'allumais un petit feu au pâturage. Elle y mettait cuire les pommes de terre. Quand est venu le temps de communier, je n'ai jamais rien vu de plus joli que Marie-Jeanne. Toute propre sous ses voiles, on aurait dit un petit ange.

C'est alors que j'ai senti..., c'est bête, ce que je vais dire, on ne peut pas employer ces mots quand on est un simple ouvrier de campagne. Mais enfin il n'y en a pas d'autres. J'ai donc senti que je l'aimais. Ça se dit comme ça, et chacun comprend.

Elle m'a remercié tout gentiment quand je lui ai donné pour sa confirmation une gravure encadrée. C'était un château de Chillon. Elle m'a même embrassé, et ça, ça m'a remué terriblement.

Mais Ulysse, je me disais, tu es fou. Ce mot me revenait toujours : « simple ouvrier de campagne..., vacher pour tout dire ». Je partis alors pour l'école de recrue. Marie-Jeanne a beaucoup ri quand je suis venu le second dimanche avec ma tête rasée. Elle a ri, mais rien de trop, sans moquerie. Après, elle a commencé à m'écrire des cartes postales. Elle signait : votre petite amie Marie-Jeanne. Ça me faisait chaud sous la poche de ma vareuse ; quand le lieutenant faisait la « reprise en main », c'était pour moi une consolation de sentir là sa carte illustrée. Elle avait alors ses seize ans.

Ça serait trop long de vous expliquer tous les détails. Quand j'en ai eu vingt-cinq, elle en avait tout juste vingt. Elle était devenue une belle fille, encore plus belle qu'à la communion. C'est drôle ; je devenais intimidé. Je me sentais tout emprunté à table, et il m'arrivait de rougir pour rien.

La mère Péronnet est morte à ce moment. Le veuf n'était plus jeune, le cœur malade. J'étais plus familier avec M. Péronnet et sa fille que les autres domestiques. Ça faisait dix années que j'étais là. Il me traitait comme un fils, et je crois qu'il était satisfait de mon travail.

Bref, un jour on était tous les deux à l'herbe, on fauchait le verger, chacun dans son andain. Il s'est arrêté, il a planté sa faux tout droit le manche par terre, a commencé à l'aiguiser, puis s'est arrêté, et brusquement il m'a regardé.

— Ulysse, qu'il m'a dit, n'as-tu jamais pensé à t'établir ?

— Oh ! oui, Monsieur Péronnet, mais je ne suis qu'un orphelin, je n'ai pas de bien : cinq cents francs de mes gages à la Caisse d'Epargne. On ne peut pas s'établir avec ça... Et puis je ne connais pas de fille.

— Tu ne connais pas de fille ? a-t-il répliqué en me regardant d'un air que je ne connaissais pas.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire quoi ?

Naturellement je connaissais une fille, mais jamais, vous pensez bien, je n'aurais osé lui parler de Marie-Jeanne. Je pensais qu'il serait entré en colère.

Hé bien, mes amis. C'est lui qui a dit le mot.

— Et Marie-Jeanne ?

Le cœur me battait tellement que je n'ai pas pu répondre un seul mot. Il paraît qu'il avait compris ce que cela signifiait, car à ce moment il a recommencé à faucher, tout en disant à voix assez basse, mais vous comprenez que j'ai bien saisi quand même :

— Tu es un honnête garçon, Ulysse — et je crois que Marie-Jeanne a du goût pour toi.

Je ne puis pas vous expliquer ce qui s'est passé en moi à ce moment. J'ai dû m'appuyer sur ma faux pour ne pas tomber à la renverse. J'étais comme malade, mais alors une maladie tellement magnifique, que je puis vous dire aujourd'hui, puisque vous le demandez, que ce moment-là, sous les arbres du verger, avec le coucher du soleil qui dorait les branches, et Marie-Jeanne qui appelait les poussines tout près de là, dans la dorure du soir, ça été le plus beau moment de ma vie.

Le plus beau jour, le mariage, qui a eu lieu trois mois après. Elle était en blanc comme à sa communion, mais encore bien plus belle. Je n'avais plus de timidité.

Voilà trente-cinq ans que nous sommes mariés, et il nous est arrivé encore bien des choses, quatre gamins, des malheurs aussi. J'aime encore Marie-Jeanne comme au jour de mes noces, et elle aime encore son vieux Ulysse, du moins je le crois. Voilà toute mon histoire.

— Bravo, dit Pierre Cornut, un peu moins fort que pour M. Bernard. Il souriait en prononçant ce mot et ajouta cordialement : « Santé ».

Les quatre hommes heurtèrent leurs verres et burent une gorgée. Ulysse tira de sa poche sa pipe au tuyau recourbé, la bourra, l'alluma et ferma le petit couvercle de cuivre attaché d'une chaînette.

R. B.

LE PLUS BEAU JOUR

par René BURNAND

Le D^r René Burnand vient de mourir au moment même où son dernier ouvrage, *Le plus beau jour*, a été mis sous presse. C'est donc un ouvrage posthume qui paraît.

Nous tenons en le présentant à rappeler la mémoire du savant, du philosophe, de l'écrivain. C'est une grande perte pour les lettres et la science.

Il laisse, pour nous rappeler son souvenir, de nombreux ouvrages parmi lesquels *Mes vingt-cinq albums*, que les éditions Perret-Gentil ont édité il y a quelques années et qui raconte l'histoire de sa vie.

C'est un livre charmant où l'esprit, l'humour, la sensibilité, l'émotion composent un ensemble captivant.

Le D^r René Burnand était une personnalité européenne de premier plan. Médecin, philosophe, écrivain, auteur d'une vingtaine de volumes : romans, essais, récits historiques, récits de voyage, souvenirs, il appartenait à une famille d'artistes où s'illustrèrent, entre autres, son propre père, le peintre Eugène Burnand, et du côté maternel, la lignée des Girardet, peintres et graveurs bien connus.